

L'anniversaire de la mort de Lénine

A. Rosmer

Source : « La Révolution prolétarienne », n°1, janvier 1925, pp. 9-10, notes MIA.

Il y a un an que Lénine est mort. La maladie redoutable qui s'était abattue sur lui, il l'avait dominée, il l'avait vaincue une fois. On l'avait retrouvé tel qu'on le connaissait, tenu pourtant – c'était nouveau pour lui – de compter les heures données au travail. Puis la rechute était venue, et, avec elle, une angoisse accrue. Comment se représenter la Révolution russe sans lui ? Sa seule présence, même s'il était immobile et sans voix, apportait encore ses bienfaits. Elle maintenait en place l'édifice encore fragile qu'il avait construit.

Quand il disparut, ce fut une ruée des ouvriers vers le Parti communiste, accourant par dizaines de mille. Son action se manifestait par de-là la maladie et la mort.

Nous savions bien que la place qu'il occupait était immense. Mais c'est maintenant seulement que nous pouvons en mesurer l'étendue.

Il fut à la taille du plus grand événement de l'histoire moderne, la première Révolution prolétarienne, notre Commune, dont il connaissait l'histoire mieux que nous, en apparaissant comme le prélude.

Il l'avait prévu, il l'avait attendu anxieusement ; il y avait préparé la classe ouvrière.

Lorsqu'il surgit, il le saisit d'une solide étreinte.

Les problèmes nouveaux, énormes et sans cesse différents que posait l'édification d'un monde nouveau sur les ruines ensanglantées de la Russie tsariste, il les abordait de front, leur donnant des solutions provisoires, les seules que comportait le moment donné, les reprenant et donnant des solutions nouvelles aussi souvent que les circonstances l'exigeaient.

Je ne l'évoque pas ainsi pour l'isoler de la masse, pour le séparer des milliers d'ouvriers et de paysans qui furent les artisans véritables de la Révolution. Ce serait mal le caractériser et d'une manière qui lui eût été odieuse. Parlant un jour devant moi de [Kropotkine](#) il dit : « C'était un *totstoïen*, un *pacifiste*. Pourtant son [Histoire de la Révolution française](#) est un beau livre et il a bien mis en relief la part prise par le peuple. »

Non, c'est précisément parce qu'il était lié intimement à cette masse, parce qu'il la connaissait bien, qu'il savait exactement ce qu'elle voulait, parce qu'il sentait comme elle, qu'il put remplir son rôle de guide.

Jamais il ne rusa avec elle ni ne consentit à la tromper au moyen d'une facile démagogie.

En octobre, comme dans d'autres circonstances critiques, quand il est impatienté par les hésitations, les résistances qui se manifestent autour de lui, il s'écrie : « *Mais vous ne comprenez donc pas que les*

ouvriers attendent que nous agissions et que, si nous restons passifs, nous perdrons leur confiance, et ils nous balayeront. »

Un témoin bourgeois de la Révolution russe, moins borné que d'autres, a écrit que avec ou sans Lénine, la Révolution se serait déroulée, dans l'ensemble, d'une façon identique. C'est vrai. Le déclenchement d'un tel événement n'est pas au pouvoir d'un homme. Il exige un ensemble de conditions fondamentales.

Le tsarisme, ébranlé en 1906, ne pouvait résister à la dure épreuve de la guerre impérialiste et il n'y avait pas de bourgeoisie pour prendre sa place. Il fallait passer du tsarisme au socialisme et les utopistes étaient les mencheviks qui n'avaient pas confiance dans la capacité de la classe ouvrière.

Mais précisément l'exemple de Lénine permet d'évaluer exactement ce que peut être l'apport d'un homme dans le travail collectif d'une classe.

L'an dernier, un camarade russe nous disait : *« Oui, Lénine avait, dans notre Parti, une place exceptionnelle ; il disposait d'une influence prépondérante. Mais cela restera comme un cas isolé, il n'y en aura pas d'autres. »*

Ce n'était là qu'un mauvais argument de polémique. Lénine n'a eu besoin de demander à personne l'autorisation de disposer d'une influence dominante.

L'influence, l'autorité, il les avait conquises par sa clairvoyance, par son travail acharné, par son courage. Elles avaient grandi avec le développement de la Révolution, parce qu'à tous les moments décisifs, parce qu'aux tournants, c'est lui qui avait vu juste, qui avait discerné les écueils et su louvoyer pour les éviter. Cette influence décisive ne s'impose pas d'en haut. Elle ne peut s'exercer que si elle est admise et reconnue par la masse qui l'accepte comme une garantie de la victoire de la Révolution, de même que la dictature du prolétariat n'est possible que si elle répond aux aspirations de la masse ouvrière et paysanne.

Au lendemain d'une guerre qui a bouleversé le monde, au milieu d'une révolution qui a anéanti l'ancien régime, quand il faut en même temps bâtir et se battre, des dangers surgissent qu'il faut conjurer sans délai. Des décisions rapides s'imposent. Dans de telles périodes, il ne peut pas y avoir d'unité préétablie. Des courants divers, parfois contradictoires, s'affrontent.

Sans doute la Révolution finit toujours par trouver sa voie. Mais ce peut être au prix d'une grande déperdition de force et par un long détour. Le pouvoir d'un homme s'exerce dans ces limites. C'était celui de Lénine, bon pilote du navire révolutionnaire, en qui tous avaient confiance.

Lénine était partout, dans la lutte armée comme dans la lutte diplomatique, dans les tâches d'organisation les plus humbles et dans les conseils de direction du Parti russe et à l'Internationale ; il suivait la vie russe jusqu'au village et scrutait le monde, des grandes cités orgueilleuses d'une soi-disant civilisation aux peuples colonisés et asservis par elles. Son histoire, c'est celle de la Révolution russe dans tous ses domaines et tout son rayonnement.

Il nous a enseigné l'utilité de la manœuvre, l'art de la retraite, toute une stratégie révolutionnaire, bâtie sur l'expérience. Par son livre *[l'État et la Révolution](#)*, il nous a réconciliés avec le marxisme, galvaudé par les gens de la Deuxième Internationale et traîné par eux dans les ministères de la bourgeoisie. Il nous a montré que, pour vaincre, la classe ouvrière avait besoin d'un parti fort, composé d'ouvriers conscients et résolus, unis entre eux par une solide doctrine sans cesse enrichie par l'expérience.

Peut-être avait-il déjà pu observer que le danger existe d'une imitation servile et inintelligente du bolchevisme, qui conduit non au bolchevisme mais à sa caricature.

En tout cas, le dernier enseignement qu'il a pu nous donner, au 4e congrès de l'I. C.¹, fut de nous mettre en garde contre cette imitation incompréhensive et superficielle, de nous inciter à apprendre pour pouvoir « *nous assimiler un bon morceau de l'expérience russe* ».

L'homme que ses adversaires mencheviks ne cessaient de dénoncer comme un sectaire insupportable et borné, apparaît, jusqu'à la fin, comme l'incarnation même du réalisme révolutionnaire.

Sans doute se rendait-il compte aussi du rôle prépondérant qu'il avait joué dans son Parti et dans l'Internationale Communiste et du déséquilibre que sa disparition pourrait entraîner dans ces deux organisations.

Il eut cette appréhension, et, pour éviter ce déséquilibre possible, il rédigea des recommandations que la direction de son Parti n'a pas jugé utile de communiquer au Parti russe et à l'Internationale Communiste, pas plus qu'elle n'a cru nécessaire de s'y conformer. Elle attend, vraisemblablement, pour les faire connaître à ceux à qui elles étaient destinées, d'en avoir rendu l'application possible².

Comme lorsqu'il s'agit des grands remueurs d'hommes et d'idées, mal servis par leurs disciples, devant l'avalanche de « léninisme théorique et pratique » qui nous menace, on ne peut s'empêcher de penser :

S'il revenait !

1 Le IVe Congrès de l'Internationale communiste s'est tenu du 5 novembre au 5 décembre 1922, d'abord à Petrograd puis à Moscou. Des délégués de 58 partis communistes y assistèrent.

2 Il semble bien qu'il s'agisse là d'une coquille, et qu'il faille lire « impossible » au lieu de « possible ».